

80Z

L 1 330

(11)

SAGITTAIRE

DU DOGNON ET MONCEAU
LE DERNIER SABBAT DE
MAURICE SACHS



Maurice Sachs est né en 1906.
Il mène une
existence désordonnée,
hésitant entre la prêtrise
et le communisme
et se livrant à divers trafics,
comme ceux des tableaux
et des amitiés.
Lié avec Cocteau, Gide et Chanel,
parmi beaucoup d'autres,
il publie peu de son vivant,
trop avide de plaisirs.
Ses meilleurs livres,
où il se raconte,
Le Sabbat
et *La Chasse à courre*,
seront édités après sa mort.
En 1943,
pour échapper à ses créanciers,
et bien que Juif,
il n'hésite pas à s'engager
comme ouvrier
en Allemagne nazie.
Mais son goût du luxe et
des jeunes garçons
le conduit
à devenir un auxiliaire
de la police à Hambourg.
Deux ans plus tard,
ceux qu'il avait dénoncés
le lynchent
et jettent son cadavre
aux chiens.

Dans la même collection

1. Gérard Guégan. *Technicolor.*
2. Pierre Mabille. *Thérèse de Lisieux.*
3. Léon Pierre-Quint. *Marcel Proust.*
4. Louis Nucera. *Le roi René.*
5. Pierre Mabille. *Égrégories
ou la vie des civilisations.*
6. Annie Le Brun. *Lâchez tout.*
7. Pierre Boutang. *Reprendre le pouvoir.*
8. Jean-François Chabrun. *Le bon État.*
9. Jean-Yves Guiomar. *La muraille
ou L'exercice de la parole.*
10. Adolf Rudnicki.
Que le meilleur gagne.

André du Dognon
Philippe Monceau

*Le dernier sabbat
de Maurice Sachs*

8° 2

17930

(11)

Ouvrages d'André du Dognon

Flammarion :

Les Étrangers

Le Bonheur des Autres

Le mal de la rue Juste

Gallimard :

L'Homme Orchestre

Julliard :

Les Malheurs de Sapho

(sous le nom d'Andrée La Fontaine)

J. P. Ollivier :

Peyrefitte démaquillé

Théâtre :

La Valse de Faust

Théâtre de l'Œuvre-Hébertot.

Chez d'autres Éditeurs :

Les Amours Buissonnières

Le Monde Inversé

Le Bel-Age

92
43
André du Dognon
Philippe Monceau

*Le dernier sabbat
de Maurice Sachs*



Le Sagittaire

DL-22-05-1979-13324

Gaillard :

L'Homme Orchestre

Gaillard :

Les Maitres de Sable

(contient le nom d'André La Fontaine)

Le Sagittaire :

Le Sagittaire



Le Sagittaire :

Le Sagittaire

(contient le nom de Pierre-Henri)

Chez d'autres Éditeurs :

Les Amateurs de Musique

La Musique Inverse

La Sagittaire

© Monceau et du Dognon, 1950.

Le Sagittaire, Paris, 1979.

ISSN 0338-1161

« *Le malheur accouple
l'homme avec d'étranges com-
pagnons de lit.* »

Shakespeare

47531-9795-13374

« Le malheur accable
l'homme avec d'étranges con-
signes de lui »

Shakespeare

ISSN 0338-1161

Le Directeur, Paris, 1979

ISSN 0338-1161

Affaire classée ?

Qu'ils se cachent ou, au contraire, qu'ils se vantent d'être singuliers, le Juif et l'homosexuel paient assez cher le fait de ne pas être comme les autres, d'être différents.

L'affaire Dreyfus et le procès d'Oscar Wilde, dans le passé, ont montré qu'ils ne sont jamais à l'abri et qu'on finit toujours par démasquer derrière le capitaine le youpin et par accuser chez l'écrivain la pédale. Plus près de nous, le destin de Maurice Sachs, israélite et inverti, ne fait que confirmer cette évidence : hors des ghettos, il n'est point de salut mais seulement la honte et la mort.

Sachs a choisi de s'accabler, comme s'il avait voulu se charger de tous les péchés d'Israël. Nous le tenons de plusieurs de ses amis : il n'a jamais hésité à tromper, ni même à rouler, et parfois pire, ceux à qui il témoignait le plus d'affection. Sans doute les aimait-il aussi comme ses dupes. Et en même temps, il eut le front d'être proche du Parti communiste, avec une pointe de fanatisme, écrivant un

Thorez qu'on ne trouve plus, même à la Bibliothèque nationale.

Sans la guerre et l'invasion, il aurait continué à se prendre pour une sorte de Gil Blas moderne, éblouissant et scandaleux. On lui aurait pardonné ses escroqueries, ses origines et ses mœurs. Mais l'occupation fit de lui le maudit d'entre les maudits, celui dont la réputation suffit à épouvanter les âmes délicates.

On comprend mieux désormais le sens de cette malédiction si l'on se donne la peine de réfléchir aux réactions provoquées par la profession de foi de Darquier de Pellepoix, l'ancien commissaire aux Questions juives. Avec près de quarante ans de retard, elles attestent que tout le monde a oublié que le racisme est une des choses les mieux partagées, car tout le monde est raciste, l'a été ou le sera, et qu'à s'acharner contre les vieillards débiles on prouve indirectement qu'il y a quelque chose à cacher.

Et effectivement, en désignant, une fois encore, à la vindicte de la population consentante — toujours consentante, même en 1942, n'est-ce pas? — les méchants antisémites, gâteux et ubuesques, on feint d'ignorer ceux qui depuis se sont fabriqués des biographies épâtantes, les Picasso, Triolet, Clouzot, ou Claudel, pour ne citer que les morts et ne pas faire de peine aux vivants, et qui ont commencé ou continué sous l'occupant une belle carrière dans les arts. Ne fermaient-ils pas pourtant alors leurs gueules, ne pensaient-ils

pas à leurs prix littéraires, leurs premières ou leurs vernissages, tandis que les Thirion, Chabrun, Prévost, Paulhan, ou Char, choisissaient la clandestinité ?

On préfère donc se blanchir a posteriori, se refaire une virginité après coup, comme disent les maquereaux, plutôt que de faire preuve de lucidité ou de courage ici et maintenant en attaquant cette semaine-là, la semaine où parut l'interview de Darquier de Pellepoix, les propos hebdomadaires du sinistre Alain de Benoist ou les déclarations antiégalitaires, antichrétiennes et par voie de conséquence antihébraïques de Louis Pauwels, et il faut être Maurice Clavel pour ne s'étonner de rien et ne pas comprendre qu'il n'est pas besoin de nommer pour désigner et que derrière le modèle stoïcien se dissimulent des conduites que nos pères ont trop bien connues.

Au reste, personne n'est à l'abri de la trahison, pas même un Juif.

C'est cette preuve inacceptable de la vanité des serments que Sachs nous offre avec tout son poids de scandale. Il n'a pas hésité longtemps avant de choisir son camp, et c'est avec le même entêtement qu'il l'a trahi.

Voué à l'abattoir comme Juif et pédé, Sachs a décidé de tirer le meilleur parti d'une situation sans espoir et d'y prendre du plaisir. Mais cette façon désinvolte de brûler ses vaisseaux était ancienne; déjà Marcel Jouhandeau, qui plaît tant aujourd'hui (ah! quand les vieux homos se mettent à aimer paternellement les

enfants), n'avait pas supporté avant 40 que Sachs soit Sachs, et il en était devenu antisémite.

Contrairement à Drieu qui a expié en se tuant, et qui séduisait quand même les dames, Sachs le détourneur de garçons, n'a rien sauvé en se faisant tuer. Dieu n'était pas dans son jeu.

Qu'on nous entende bien, nous ne cherchons pas à faire l'apologie de Maurice Sachs, nous désirons uniquement inquiéter les bonnes consciences qui se croient à l'abri de toutes les turpitudes derrière leurs références affichées et qui ont renoncé depuis belle lurette à juger l'homme sur ses actes pour ne prendre en compte que ses idées. C'est plus commode, car les idées on en change comme de chemises, et ça permet de vieillir doucement en attendant l'Académie, ou une place au Figaro. Il est vrai qu'il y a quelque difficulté à exister quand on va se répétant que c'est l'homme qui renferme en lui sa propre abjection.

Le récit de Philippe Monceau, qui devait disparaître, du moins le pense-t-on, en Indochine, avec le corps expéditionnaire français, a le mérite presque miraculeux de décrire les derniers moments d'un homme sans porter sur lui d'appréciation morale. On ne mesure pas la monstruosité humaine en la saupoudrant de vagues indignations, ni en protestant de sa propre innocence.

Sans André du Dognon dont « l'insatiable curiosité des êtres » est à l'origine du témoignage de Philippe Monceau, nous n'aurions

pour apprécier le destin de Sachs que les textes effarouchés de ceux qui, comme Belaval, ont parlé avec précautions d'un homme qui avait essayé tour à tour les défroques du prêtre, du militant et du mouchard.

Les nouveaux collabos ne manqueront pas d'être choqués par le retour d'un fantôme qui tire la langue devant leurs certitudes acquises dans les livres et jamais vérifiées dans la vie. Mais qu'ils patientent, le temps reviendra où il faudra s'affronter avec les réalités.

Sachs, comme Valtin ou Regler, a su lancer par son seul comportement un défi désespéré à ceux qui acceptent de suivre les prophètes du collectif. Toutefois, retenons qu'il n'a pas pu aller jusqu'au bout de la trahison, qu'il n'a pas pu dénoncer ce jésuite que la gestapo de Hambourg lui demanda de surveiller, et que c'est même à cause de cette défaillance qu'il se retrouva derrière cinq barreaux. Allez, nous le savons, vous le savez, les morales sont provisoires et les choix dépendent du hasard. N'empêche, l'homme qui se détourne de lui-même doit mourir. Et c'est ainsi que le monde tourne. Pas vrai ? Ça s'appelle toujours la contradiction.

Gérard Guégan et Raphaël Sorin.

pour appeler le destin de Sachs que les textes
effleurent de ceux qui, comme Delval, ont
parlé avec précaution d'un homme qui avait
été tout à tour les dévoués du prince, au
point et du moment.

Les nouveaux collages ne manqueraient pas
d'être connus par le retour d'un langage qui
est la langue devant leurs certaines accises
dans les livres et jamais revues dans le vie.
Mais on lui soutient le temps venant on li
faudrait s'attacher avec les textes.

Sachs comme Valin ou Roger, à sa lancer
par son seul comportement au sein de l'école à
ceux qui occupent de suivre les propriétés du
colosse, l'original, venant qu'il n'a pas pu
être regardé on peut de la raison, qu'il n'a pas
pu dénoncer ce point que la gestion de l'État
point lui demande de surveiller et que c'est
même à cause de cette dévotion qu'il se
retourne derrière dans l'œuvre. Alors, nous le
savons, vous le savez, les mots sont prom-
sés et les choix dépendent du hasard. L'ins-
pire l'homme qui se dévoue de lui-même
d'être mort. Et c'est ainsi que le monde tourne.
Par quel ? Ce s'appelle toujours la comédie.

Il est temps sans doute de s'attacher à l'œuvre
la plus grande de l'homme en l'humanité, à la
de l'humanité et de l'humanité en l'humanité
de l'humanité et de l'humanité en l'humanité.

Sur André du Noignon dont « l'insaisissable
célérité des âmes » est à l'origine du témoi-
gnage de Philippe Moscau, nous n'auront

Les vies heureuses ne comportent pas de morale. Le malheur dû, comme on le sait, aux excès, enseigne seul à bien conduire les passions et à en user pour le plus grand bien de tous. C'est en cela que le désordre a une vertu et qu'il y a des héros noirs, tout entiers tournés vers l'exploration intérieure, vers la connaissance des instincts que, par commodité, on appelle « bas » : des Saint-Exupéry à l'envers. Ce ne sont pas les hauteurs qui les attirent, mais le contraire. C'est là qu'ils prennent appui pour s'élever à leur façon. Ce n'est pas dans l'azur qu'ils disparaissent mais dans leur propre déchéance. Tournés dans le mauvais sens — mais l'univers a-t-il un sens ? — ils s'acharnent à leur propre perte aussi immanquablement qu'un Napoléon ou une Jeanne d'Arc, mais à des fins qui nous semblent obscures, sans gloire et qui paraissent à beaucoup sans profit pour l'humanité.

C'est que, de l'humanité, ils ne semblent voir qu'eux, de l'univers que leur propre uni-

vers. Chaque fois, du reste, que Maurice Sachs s'est porté vers un autre, il a été violemment rejeté. Les autres, pourtant, l'intéressaient plus que lui-même, mais chaque fois il s'est aperçu que lorsque ses mains touchaient leurs mains elles y laissaient un peu de la misérable sueur de son désir et la certitude de les perdre bientôt l'obligeait à les profaner sur-le-champ. « Ne communiquez pas trop souvent », recommandent les confesseurs à ceux qu'une ferveur, trop grande pour durer, précipite vers leur Dieu.

Maurice Sachs, sincèrement, essaya de se priver des autres en mettant entre lui et eux l'élégante soutane qu'on lui connut, mais sa chair ne trouvant le repos que dans l'assouvissement, sa religion ayant été un piège pour lui-même et un scandale pour les autres, il l'abandonna pour descendre au niveau le plus bas de sa misérable et magnifique personnalité qui ne pouvait produire des fruits authentiques que dans un singulier désordre.

Le malheur de Sachs est fait de son amour de la perfection en tout qui le poussait à rechercher ceux en qui se formait le génie de son temps, à les adorer d'abord, mais son instinct critique aigu, l'espèce d'impuissance à quoi il le condamnait, en faisait bientôt le plus habile destructeur. Jamais, semble-t-il, pour reprendre l'expression de Gide, il n'arriva à cet âge où l'on prend son parti des chefs-d'œuvre des autres, mais, quand ils ne suscitaient plus en lui cette brûlante surprise qui naît de l'admiration et de l'amour, il s'acharnait à décou-

vrir leurs sources, le secret de leur fabrication et leur fragilité.

On le voit, Maurice Sachs aurait pu se contenter d'une belle carrière de critique s'il n'avait pas eu, en outre, un violent amour pour toutes les formes de la beauté et s'il n'avait pas compris que l'écart qu'il y avait entre elles et lui ne pouvait être comblé que par l'argent.

Dès lors l'argent, celui qu'il gagnait ou qu'il volait, allait devenir sa seule préoccupation. L'honnête et le malhonnête furent-ils jamais plus mêlés qu'à cette époque dont il pensa que le désordre servirait le sien ?

Après un essai de conjugalité et de paternité qui ne fut même pas malheureux, mais manqué, il se lança à fond dans cette chasse à courre dont le galop final l'écrasa. Prisonnier des pièges qu'il avait tendus, le sommeil peuplé de coups de téléphone, de visites importunes et menaçantes, hanté par les diamants à lui confiés et dont l'argent, plusieurs fois, avait été dépensé, à la merci du moindre déclic de la souricière allemande, il s'évada une première fois, referma au nez de ses créanciers la porte du S.T.O. qui le jetait dans une Allemagne chauffée à blanc.

Là encore il fit des rêves fous, dont le plus fou fut d'espérer écrire un jour, de vivre une vie paisible, d'aimer et même — ô miracle alle-

mand ! — d'être aimé, c'est-à-dire de recevoir enfin une caresse d'une main qui ne se tendrait plus pour en réclamer le prix. Oui, l'Allemand, être tendre, tendre comme une ballade de Schubert, une glaise, fluide comme un acier en fusion, lui parut être un frère sentimental et son pays sa patrie d'élection. Mais, presque sans qu'il l'eût voulu, comme une araignée produit son fil et avec cette architecture compliquée et dangereuse qui lui était propre, le fil des intrigues sortait de son cerveau, de ses doigts et l'emprisonnait. Araignée par l'esprit et mouche par les sens, toujours ainsi une partie de lui-même travaillait à la perte de l'autre.

Surpris et touché que ses nouveaux amis ne lui demandassent pas d'argent, il voulut leur donner plus. Il se vendit pour pouvoir être généreux. Tant de fois trahi il trahit à son tour, s'enfonça dans l'affreux plaisir de la délation, imagina même des romans pour en tirer profit — à une exception près qui lui coûta la liberté. Il reconnut dans le Père Jean N. un esprit de la même famille que le sien, une réplique humaine de son image démoniaque et cette admiration, ce seul bon sentiment qui lui restât, le perdit.

Dès lors, la dernière phase de son sabbat commença. Aucun scrupule ne le retint, il trahit encore et toujours jusqu'à la fin, pour un morceau de pain, pour une gamelle de soupe, pour rien, pour le plaisir, pour mériter la mort honteuse qui, pour notre édification, fut la

sienne et que personne, jusqu'ici, n'avait révélée.

En effet, les derniers et obscurs compagnons de Maurice Sachs qui avait pris le nom aryen de sa mère : Ettinghausen, n'ont pu porter témoignage d'une vie perdue parmi mille autres vies, dans cette ville inscrite en lettres de feu dans le ciel de Sodome et qui vivait ses derniers jours dans des plaisirs dont la mort était le piment. Certes, tous ceux qui l'approchaient dans ces moments étaient subjugués par la supériorité de son esprit, la séduction particulière qui émanait de lui, mais aucun de ces malheureux égarés avec lui n'était capable de soupçonner qu'Ettinghausen laisserait avec *Le Sabbat* et *La chasse à courre* un des deux ou trois témoignages les plus vrais, donc les plus horribles sur notre temps. Ce n'est pas par les saints qu'on connaîtra cette époque dont Maurice Sachs était le fruit pourri.

Sans Philippe Monceau que j'avais vu une ou deux fois pendant la guerre chez un personnage inquiétant, aujourd'hui condamné à mort et chez qui mon insatiable curiosité des êtres me conduisait de temps en temps, on n'aurait peut-être jamais su de quelle fin tragique Maurice Sachs avait couronné sa vie aventureuse. Revenu du rêve éveillé qui, à la suite de Mgr Mayol de Luppé, aumônier de la L.V.F.,

le poussa, à vingt ans, à s'engager, Philippe Monceau, témoin des dernières heures d'Ettinghausen, se souvint que celui-ci, qui avait lu les premières pages des *Amours Buissonnières* que je ne voulais pas faire paraître avant la fin des hostilités et qu'un indiscret avait mises sous ses yeux, lui avait dit de venir me voir, que je pourrais peut-être l'aider à se sauver des autres et de lui-même.

D'abord, je voulus que le silence se fît sur la fin horrible de Maurice Sachs, mais lui, qui avait voulu tout dire de lui, qui écrivait peu de temps avant sa mort : « Je cherche à remuer la vase la plus secrète, à pénétrer au fond des cœurs », et aussi : « Je témoignerai que les hommes sont bien fous et très monstrueux, voilà ! » aurait donc disparu aux yeux de tous comme un simple Hitler ?

Lorsque Philippe Monceau sortit de Fresnes où il expia avec bonne humeur la faute d'avoir été de la minorité enthousiaste qui avait cru au National-Socialisme et à la vertu de la collaboration, je lui conseillai de révéler la fin tragique de Maurice Sachs. Lui et moi, n'avons pas cru devoir laisser sans sépulture ce corps qu'Ettinghausen détestait parce qu'il était si loin de cette beauté dont il était épris et qui fut enfin pendu aux barreaux de sa prison. Cette mort fut pour lui une libération plus parfaite que celle qui s'annonçait pour la ville maudite.

André du Dognon

I

Hambourg, en mai 1943, avait encore beaucoup de charme et pouvait offrir à ses habitants des plaisirs variés. Quelques bombardements à la fin de l'année précédente ne l'avaient guère meurtrie et, seulement le long du port, on remarquait de-ci de-là quelques ruines. Cette ville devenue immense par le rattachement de sa banlieue couvrait une surface plus vaste que celle du département de la Seine. Ses quartiers, anciennes communes, étaient reliés par le métro, par la Stadtbahn, réseau assez compliqué de trains de banlieue, par des tramways et par des bateaux sillonnant les bras de l'Elbe.

Une population d'environ 2 millions d'habitants travaillait à l'alimentation matérielle de la guerre. Les chantiers navals lançaient sous-marins et cargos, les usines fabriquaient chars et voitures. Ce qui en sortait portait la couleur grise et la marque W.H. de l'armée. Hors les permissionnaires et les marins au repos, on ne voyait d'Allemands que quelques jeunes

hommes, beaucoup de femmes, des adolescents ou des vieillards. Le docteur Sauckel, pour remédier à cette carence de main-d'œuvre, faisait venir, de gré ou de force, la jeunesse de tous les pays occupés par le Reich. Ce monde disparate se tassait dans les « Lager » construits hâtivement par la D.A.F., vivait un peu comme l'armée, s'abrutissait dans les usines et le dimanche allait se promener à Saint-Pauli, buvait de la bière, de l'alcool, mangeait des gâteaux et cherchait à faire l'amour.

Il y avait de fréquentes alertes, moins de bombardements. Personne ne se souciait donc des sirènes, sauf dans les usines où le personnel en profitait pour se reposer plus souvent.

Ancien membre de la L.V.F., je jouissais d'une situation privilégiée. Depuis mars, je recrutais parmi les travailleurs des volontaires pour le front russe. Je n'avais pas grand chose à faire puisque de 1941 à 1944 la L.V.F. vit passer dans ses rangs une quinzaine de milliers d'hommes et que, de Hambourg, il n'en partit qu'une douzaine. Cet emploi me mettait en contact avec divers milieux et me valait la connaissance de la plupart des agents français de l'Abwehr ou de la Gestapo qui, eux aussi, faisaient du recrutement, mais proposaient à mes aspirants combattants de « travailler » tranquillement à Hambourg au lieu de se faire casser la gueule sur le front. Je classais les membres des services secrets en deux groupes : le premier composé des mouchards guidés par

« Quand je reçus,
trois ans après la Libération,
ce long jeune homme
aux yeux clairs, échappé
aux griffes de l'épuration,
il m'apportait des notes
qu'il avait prises
sur les débauches et les
expédients auxquels s'était livré
Maurice Sachs
en Allemagne et sur ses derniers
jours dans la prison
de Hambourg.
Évadé de la Légion
des Volontaires Français
où il s'était engagé
à dix-huit ans
pour manger à sa faim,
Philippe Monceau
s'était trouvé sur le fumier où,
tel Job,
l'auteur du Sabbat
que le Génie du Mal
n'avait pas abandonné,
se vantait
que son destin passât
ses espérances. »
André du Dognon

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

